

DOSSIER

Le mystère des lettres d'amour de Marie-Antoinette révélé

L'analyse des encres de la correspondance entre la reine et son amant putatif, Axel de Fersen, a permis de décrypter et de lire des passages caviardés. Et de découvrir l'auteur de ce maquillage

Dans le sous-sol de la Cité de la musique, où il a transporté son expérience, Fabien Pottier a achevé de programmer son « scanner 2 D XRF ». Il lance la machine, présente une chaise au visiteur, et montre le dernier extrait décrypté. Il s'agit d'un court passage raturé et illisible placé à la fin d'une lettre manuscrite datée du 10-12 octobre 1791 et dont ce postdoctorant a révélé le texte sous-jacent. Quelques mots tendres, plutôt banals mais adressés à une personnalité éminente : Marie-Antoinette, reine de France ! « Adieu ma bonne amie, jamais je ne cesserai de vous adorer », lit-on, avec une coupable indiscretion, sur l'écran...

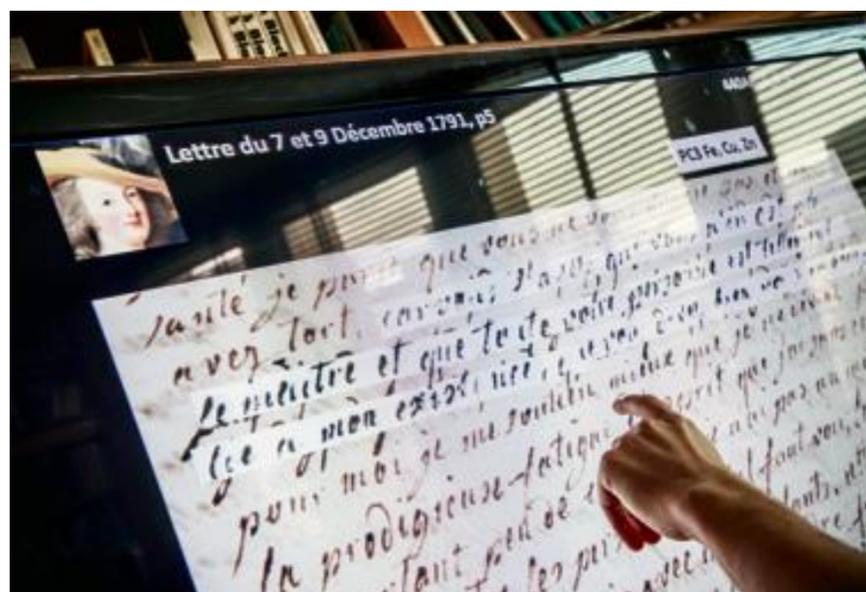
Fabien Pottier peut pavoiser. Lui et ses collègues du programme « Rex II », financé par la Fondation des sciences du patrimoine et soutenu par les Archives nationales, ont réussi. Au terme d'un studieux et patient travail faisant appel à des procédés d'imagerie innovants et à du matériel hautement sophistiqué, ces chercheurs sont non seulement parvenus à lire la moitié des lettres caviardées de la correspondance secrète entre Marie-Antoinette et Axel de Fersen, mais ils sont également arrivés à découvrir le nom du mystérieux personnage qui a dissimulé, sous des boucles, des jambes et des pointes, les passages intimes de ces courriers.

Les circonstances dans lesquelles ces messages, rédigés aux heures sombres de la Révolution française, sont réapparus, ont été maintes fois racontées. En 1877, en Suède, un certain baron Rudolf Maurits von Klinkowström annonce la publication d'un corpus de documents inédits concernant Marie-Antoinette : une soixantaine de lettres et de billets qu'auraient échangés son grand-oncle, le comte Axel de Fersen, avec la reine, entre juin 1791 et août 1792, au moment où la famille royale est placée en résidence surveillée aux Tuileries.

CODES ET ENCRE SYMPATHIQUE

Non sans surprise, les historiens découvrent l'importance de ce gentilhomme suédois méconnu. Organisateur, les 21 et 22 juin 1791, de la « fuite à Varennes », cet épisode qui s'achève avec l'arrestation d'un Louis XVI déguisé en bourgeois dans un village de Lorraine, il exerce la fonction de représentant officieux de la reine auprès des cours d'Europe jusqu'au moment de la déclaration de guerre avec l'Autriche, en avril 1792. Entretemps, le 13 février 1792, ce monarchiste convaincu, piètre politique mais homme valeureux, a réalisé un véritable tour de force : rencontrer secrètement, aux Tuileries, le couple royal sévèrement gardé, et... passer la nuit au palais !

Quelle était la nature exacte de ses relations avec Marie-Antoinette ? La question fait débat parmi les historiens depuis l'exhumation de ces archives voici plus de cent quarante ans. En particulier, ces derniers sont intrigués par certains passages caviardés de cette correspondance de nature politique qui, entretenue en dépit de la surveillance exercée par les révolutionnaires, est transmise sous le manteau et fait fréquemment appel à des codes ou à de l'encre sympathique. Ainsi, ils notent que quinze de ces lettres présentent des groupes de mots, des lignes ou des paragraphes entiers raturés. Souvent placés en début et en fin de texte, ces sections occultées contiennent, à l'évidence, des renseignements d'ordre privé. Et même probablement des allusions à une affaire sentimentale, comme le suggèrent d'autres sources, parmi lesquelles quelques copies de billets mal authentifiés où Marie-Antoinette déclare sa flamme à Axel de Fersen. Est-ce, pour autant, la vérité ? Et si oui, quelle main anonyme a voulu, dans un excès probable de pudibonderie, effacer toute trace de cette aventure romanesque ? Quel secret, peut-être honteux, a-t-elle voulu dissimuler ? Et pour poser la question franchement : peut-on, sérieusement, envisager que ces 88 lignes manquantes réparties dans quinze textes, recèlent des informations à propos d'un amour physiquement consommé par une reine de France ?



Le chercheur Fabien Pottier montre le travail effectué sur une lettre originale de Marie-Antoinette, au Muséum national d'histoire naturelle, à Paris, en novembre 2019. CHRISTOPHE PETIT TESSON/EPA-EFE

C'est à la résolution de cette énigme impériale que Fabien Pottier et ses confrères se sont attaqués en tentant, à la suite de nombreuses équipes tenues en échec, de révéler les écrits dissimulés dans ces documents acquis en 1982 par les Archives nationales. La principale difficulté étant que le texte original comme le caviardage ont été tous deux tracés à la plume, avec de l'encre noire. Ce postdoctorant au Centre de recherche sur la conservation (CRC) n'est pas parti de rien. Il a poussé plus avant l'exploitation d'une technique d'imagerie identifiée par son groupe au cours d'un précédent pro-

L'IDÉE A ÉTÉ DE DÉTERMINER CE QUI DIFFÉRENCIE LES ENCRES DES CAVIARDAGES DE CELLES DES ÉCRITURES

gramme de recherche : la « spectroscopie de fluorescence de rayons X ». Ce procédé d'analyse non destructif permet de tirer parti d'une propriété des encres métallurgiques employées jusqu'au XIX^e siècle : leur caractère artisanal.

TENEUR EN CUIVRE ET EN ZINC

« Faits d'un mélange de noix de galle, de gomme arabique et de sulfate de fer présentant des traces de cuivre et de zinc, ces pigments ont eu des compositions variables suivant les époques et les lieux où ils ont été fabriqués », explique Fabien Pottier. D'où l'idée de

déterminer, ce qui, dans la correspondance de Marie-Antoinette et d'Axel de Fersen, différencie les encres des caviardages de celles des écritures. Avant de les discriminer sur les parties où elles se recouvrent pour accéder, enfin, au contenu intégral de ces échanges. C'est ce qu'étaient parvenus à faire une première fois, en 2016, ces spécialistes après analyse par spectroscopie de fluorescence de rayons X d'un paragraphe où encres des ratures et encres des textes se distinguaient par l'absence et la présence de cuivre.

Depuis, l'équipe, qui s'est dotée d'un nouvel instrument (le fameux scanner 2 D XRF)

Cancer : un télé-suivi efficace

Un système de surveillance à distance diminue la toxicité des traitements, ainsi que le nombre et la durée des hospitalisations. Il a été conçu à l'Institut Gustave-Roussy de Villejuif

plus efficace et plus rapide, a franchi un pas supplémentaire en apprenant à séparer, par des techniques de traitement de données, ces jeux d'encres sur la base de leurs teneurs relatives en cuivre et en zinc. Un joli tour de force car, explique Anne Michelin, maîtresse de conférences au CRC, « la méthode statistique employée, l'analyse en "composantes principales", a rarement, pour ne pas dire jamais, été appliquée à ce domaine ».

Résultat de ces longs et difficiles efforts : sept des lettres et le recto d'une huitième ont fini par lâcher leurs secrets confirmant la thèse, si longtemps évoquée, d'une relation sentimentale, sans pour autant apporter de révélation fracassante à son sujet. En effet, constate Isabelle Aristide, conservatrice aux Archives nationales : « Ces nouveaux documents ne forment pas une correspondance érotique, ni même à proprement parler amoureuse, puisque aucun de ces courriers, rédigés entre fin septembre 1791 et début janvier 1792, n'est entièrement consacré à ce thème. »

En revanche, explique cette spécialiste, ils révèlent des aspects méconnus de la personnalité de Fersen. Souvent décrit comme un homme méticuleux et plein de retenue, ce dernier laisse, dans ces extraits, libre cours à sa passion, enflammant sans crier gare certains paragraphes par des phrases pleines d'émotion où pointe parfois de la jalousie, quoique des « ma tendre amie » aux « adieu, je vous aime à la folie », son vocabulaire soit assez banal. On apprend au détour d'une phrase que le gentilhomme a refusé une offre du roi de Suède afin de pouvoir demeurer au plus près de sa bien-aimée : « Je ne veux pas être lié. Vous voir, vous aimer et vous consoler est tout ce que je désire », explique-t-il dans la lettre datée 10-12 octobre 1791. Par comparaison, Marie-Antoinette paraîtrait presque réservée si elle ne s'inquiétait constamment pour son amant qui, installé de l'autre côté de la frontière depuis l'échec de la fuite à Varennes, pourrait faire les frais de l'agitation révolutionnaire. « J'ai pleuré que vous vouliez passer l'hiver à Bruxelles », dit-elle tristement, le 26 septembre 1791.

TRIZE PIGMENTS EMPLOYÉS PAR FERSEN

Quant au troisième personnage du trio amoureux, le roi Louis XVI, il n'en est quasiment pas question. Sinon pour dire, à la fin d'une longue lettre autographe datée des 7 et 9 décembre 1791, probablement raturée à cet endroit par Marie-Antoinette elle-même avant d'être à nouveau caviardée, qu'il a failli découvrir par accident l'un des billets de Fersen rédigés à l'encre sympathique : « Pour le bonheur de tous trois, prenez garde à ce que vous écrivez surtout quand il y a des affaires », avertit l'amoureuse excitée par l'aventure...

Assurément, ces nouvelles sources intéresseront les historiens. Non seulement à cause de leur contenu, mais également, précise Pauline Lemaigre-Gaffier, maîtresse de conférences au laboratoire Dynamiques patrimoniales et culturelles (Dypac) de l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, en raison de leur forme – laquelle pourrait nourrir toute une réflexion sur les objets matériels associés à l'écriture. Mais méritaient-elles autant de secrets ? En quoi ces quelques preuves d'un amour achevé dans des circonstances aussi tragiques, constituaient-elles un problème ? Et pour qui ?

Fabien Pottier et ses confrères ont fini par trouver la réponse. Ces scientifiques ont réexaminé d'un œil neuf cette correspondance hors norme, faisant appel à des lettres chiffrées. En particulier, ils ont remarqué que cinq des sept billets de Marie-Antoinette étaient en réalité des retranscriptions, après décodage, faites par Fersen. Et qu'en définitive, sur les quinze courriers étudiés, deux seulement avaient été rédigés par la reine. Et les treize autres par le gentilhomme.

En procédant à des intercomparaisons, ils se sont alors aperçus qu'il était possible de trouver, pour chaque encre de caviardage, son équivalent en matière de composition parmi les treize pigments employés par Fersen. Et donc que, selon toute vraisemblance, ce dernier devait être l'auteur de ces ratures, apposées peu après la réception, la transcription ou l'écriture de ces lettres. L'équipe a même repéré un passage où deux mots, portant une écriture proche de celle du noble suédois, avaient été ajoutés au texte initial avec la plume qui l'avait caviardé !

Outre qu'elles expliquent pourquoi certains courriers, calligraphiés et barrés avec la même encre n'ont pu être décryptés, ces découvertes font du noble suédois le probable censeur. Traqué, craignant à tout moment d'être arrêté, le gentilhomme aurait voulu éviter de compromettre la reine en conservant les preuves d'amour, couchées sur le papier, de celle qui était l'élue de son cœur... ■

VAHÉ TER MINASSIAN

Chaque année, la grand-messe de la cancérologie se tient à Chicago, fin mai. Elle rassemble près de 30 000 experts des quatre coins du monde. Chaque année, sauf en 2020. Le Covid-19 a imposé sa loi. Du 29 au 31 mai, le congrès de l'American Society of Clinical Oncology (ASCO) n'aura pas eu lieu sous la fameuse skyline. C'est depuis leur bureau que médecins et chercheurs auront suivi, par visioconférence, les 250 présentations orales relatives aux innovations de la prise en charge des cancers. « Cette année, on n'avait pas la vue sur le lac Michigan », observe Olivier Mir, médecin oncologue à l'Institut Gustave-Roussy (IGR), à Villejuif (Val-de-Marne). Mais sa grande frustration a été l'absence du jeu de questions-réponses, à l'issue de sa présentation orale. Le 29 mai, il annonçait les résultats de l'étude Capri (Cancérologie, Parcours, Région Ile-de-France), retenue parmi les trois points forts du jour.

Interactions patient/hôpital

Etonnante mise en abyme. En format purement digital, l'ASCO 2020 consacre à son tour l'outil numérique au service de la lutte contre le cancer. L'étude Capri montre l'intérêt, en effet, d'un dispositif de télé-suivi personnalisé, pour les adultes atteints de cancers qui reçoivent un traitement oral. Le principe : ce dispositif combine un suivi infirmier, par téléphone ou à l'aide d'une application mobile, et des possibilités d'interactions entre le patient et l'hôpital. En pratique, des contacts sont programmés à l'avance entre chaque patient et une infirmière coordinatrice : une fois par semaine, puis de façon plus espacée. De son côté, le patient peut à tout moment, en cas de survenue d'un symptôme, alerter l'hôpital par une interface spécifique ou par téléphone.

Le recours aux traitements oraux des cancers est en plein essor. « Ces dix dernières années, plus de 50 auto-

risations de mise sur le marché ont été délivrées à des thérapies orales des cancers », relève Olivier Mir. Il peut s'agir de chimiothérapies ou de thérapies ciblées, sous forme de comprimés (elles ciblent une anomalie moléculaire propre aux cellules cancéreuses).

L'avantage : ces traitements oraux évitent aux patients de fréquents déplacements à l'hôpital et de longues séances de perfusion. Inconvénient : les effets indésirables surviennent au domicile. Or ces traitements oraux sont loin d'être anodins : « 35 % à 45 % des patients ont des effets indésirables graves qui peuvent entraîner des arrêts de traitement, une diminution des doses, des hospitalisations non programmées et des passages aux urgences », liste Olivier Mir.

Problème : ni les médecins traitants ni les pharmaciens d'officine ne sont préparés à gérer ces effets si variés. Quant aux oncologues, ils sont débordés : « J'ai une file active de près de 100 patients sous traitements oraux. Il me serait impossible de les suivre chaque semaine », explique Olivier Mir.

D'où l'idée du dispositif Capri, développé depuis 2015 à Gustave-Roussy. « Il s'agit de garder le confort des traitements oraux, tout en améliorant leur sécurité », résume Olivier Mir. Plus on prend en charge rapidement un effet indésirable, plus il est facile de remonter la pente. » On limite ainsi la période d'arrêt (ou de diminution des doses) du traitement anticancer, « ce qui évite une flambée de la maladie ».

Ce portail Web a trois interfaces. Pour les infirmières coordinatrices, il offre un « tableau de bord » où noter les données cliniques des patients. Pour les autres professionnels de santé (médecins traitants, pharmaciens d'officine, infirmières libérales), il est un moyen d'interaction avec l'hôpital. Enfin, il permet aux patients d'envoyer une alerte. Les infirmières peuvent alors s'appuyer sur 80 algorithmes (des arbres décisionnels) pour déterminer la procédure à suivre : prescription d'un traitement, relais vers le médecin traitant ou l'oncologue référent...

Christine B., 65 ans, a bénéficié de ce système de suivi à distance. En 2008, elle reçoit un diagnostic de cancer rare : une tumeur neuroendocrine. Après une série de traitements chirurgicaux et médicamenteux, sa maladie évoluant, elle chan-

LE SYSTÈME CAPRI EST PROPOSÉ EN ROUTINE ET UTILISÉ PAR PLUS DE 250 PATIENTS À L'INSTITUT

ge à nouveau de traitement : il y a quelques mois, elle est mise sous chimiothérapie orale. « Avec ce médicament, j'ai eu une première réaction cutanée très violente, témoigne-t-elle. J'ai téléphoné à une des infirmières Capri : dans la journée, j'ai reçu une ordonnance par mail. » Un médicament contre cet effet toxique lui est aussitôt délivré en pharmacie. « En moins de vingt-quatre heures, le problème était réglé. C'est un service vraiment génial », assure cette patiente qui habite dans l'Yonne – trois heures de route pour se rendre à Gustave-Roussy. « Auparavant, si j'avais un souci, c'était compliqué de joindre mon médecin oncologue. Et je ne le voyais que tous les deux à trois mois ! »

Un bilan après six mois

Encore fallait-il prouver scientifiquement l'intérêt de ce dispositif. D'où cet essai randomisé. Entre 2016 et 2019, 609 volontaires adultes ont été inclus dans l'étude Capri (41 % avaient plus de 65 ans). Tous souffraient d'une tumeur solide en phase

avancée ou métastatique. Tous recevaient un traitement oral autorisé. Après tirage au sort, ils ont été divisés en deux groupes. Le premier a été suivi selon la procédure standard (groupe témoin). Le second, par le système Capri.

Bilan, au terme de six mois : ce télé-suivi a amélioré la dose de traitement effectivement reçue, par rapport à la dose prescrite (85 % dans le groupe témoin, contre 94 % dans le groupe télé-suivi). La survenue de toxicités sévères a été réduite : 37 % des patients du groupe contrôle ont connu un effet indésirable sévère, contre 28 % de ceux suivis par Capri. Le taux d'hospitalisations a aussi diminué (32 % dans le groupe témoin, contre 23 % dans le groupe télé-suivi), tout comme leur durée (4,4 jours, contre 2,8 jours). On notait également une baisse du recours aux soins de support (contre la douleur, la fatigue, les problèmes de nutrition, les handicaps, la souffrance psychique...).

« Ce télé-suivi va devenir le nouveau standard de prise en charge », se réjouit Olivier Mir. De fait, Capri est actuellement proposé en routine et utilisé par plus de 250 patients à l'IGR. A noter, enfin, une retombée non prévue du dispositif. « Trois jours après l'annonce du confinement, nous avons décidé de proposer ce télé-suivi aux patients atteints de Covid-19 suivis pour cancer à Gustave-Roussy. » Au 4 mai, 116 personnes en avaient bénéficié. Bilan dans quelques mois. ■

FLORENCE ROSIER

Deux innovations présentées à l'ASCO

Les cancers du sein HER2 positifs représentent 13% de la totalité des cancers du sein – mais 25% chez les femmes jeunes. Réputés très agressifs, avec des rechutes dans plus de la moitié des cas, ils bénéficient, depuis 2005, d'un traitement qui a révolutionné le pronostic : l'Herceptin, une thérapie ciblant le récepteur HER2. Aujourd'hui, pour les cancers diagnostiqués à un stade précoce, le taux de rechute est inférieur à 5% avec le traitement standard : deux chimiothérapies combinées à l'Herceptin, suivies d'une chirurgie, puis d'un traitement à l'Herceptin ou un autre anti-HER2 plus puissant. Première innovation présentée au congrès ASCO : l'étude TRAIN, menée aux Pays-Bas, montre l'intérêt d'une désescalade thérapeutique. Pour traiter ces patientes qui vont vivre longtemps, on pourrait en effet se passer d'une des chimiothérapies, l'anthracycline, potentiellement toxique pour le cœur. La seconde innovation concerne les cancers HER2 positifs au stade métastatique. L'essai HER2Climb (randomisé contre placebo) a comparé, chez 612 patientes avec un tel cancer métastatique, l'intérêt d'ajouter au protocole standard un nouveau traitement oral ciblant très sélectivement HER2, le Tucatinib (Seattle Genetics). Dans le sous-groupe des 291 patientes avec métastase cérébrale, cette thérapie ciblée réduit de 68% le risque de récurrence cérébrale et de 42% le risque de décès à un an par une telle métastase.



CARTE BLANCHE

La guérison, un fait social

Par ANNE BORY

L'actuelle pandémie a, pour beaucoup, rendu visibles ce que les sociologues appellent les inégalités sociales de santé : en France comme ailleurs, le Covid-19 n'a pas touché de la même façon tous les groupes sociaux. Selon qu'on soit pauvre ou riche, blanc ou noir, homme ou femme, résident légal ou sans-papiers, diplômé ou non, personne handicapée ou valide, notre accès à la santé n'est pas le même.

Au-delà des conditions matérielles d'existence (revenus, logement, conditions de travail), et de l'inégale distribution de l'offre de soins sur le territoire, qui font beaucoup dans le fait de pouvoir, ou non, être en bonne santé, des enjeux plus intimes, mais éminemment sociaux, interviennent également, de la prise en charge médicale à la guérison.

supérieures, médicalement guéries depuis de nombreuses années, vivent l'après-cancer avec le sentiment d'une épée de Damoclès et d'une forte limitation de leurs possibilités. De l'autre, surtout des hommes de classes populaires, même seulement en rémission ou souffrant de graves séquelles, évoquent un épisode révolu, et une vie qui « continue ».

Une résignation populaire

Le soin du corps, plébiscité parmi les classes supérieures, et la formation aux rôles de « care » [soins et service à l'autre], reçue par les femmes depuis l'enfance, favorisent leur recours aux diagnostics précoces, là où la « dureté au mal » valorisée dans les milieux populaires et les environnements masculins retarde le diagnostic. Si ce retard diminue les chances médicales de guérison, il entraîne également un sentiment plus rapide de « retour à la normale », une fois les symptômes atténués.

Par ailleurs, Aurora Loretto explique que « les membres de la classe populaire admettent plus facilement que leurs corps se détériorent avec l'avancée en âge, car cela correspond à leurs expériences ordinaires », comme en témoignent la moindre espérance de vie et la moindre espérance de vie sans incapacité des ouvriers, en com-

paraison avec les cadres. En outre, ils sont moins bien informés sur la maladie et ses conséquences (notamment la signification du terme « rémission »), en raison d'une plus grande distance sociale aux médecins et de consultations plus courtes que les « soignés » plus favorisés.

Pourtant, même en cas de récurrence, le sentiment de s'en être sorti domine chez les hommes de classe populaire : le cancer est un épisode parmi d'autres dans des vies traversées par de multiples accidents. Enfin, la crainte de la récurrence suppose la capacité à se projeter dans le temps long, ce que l'expérience de la précarité empêche en grande partie. Ainsi, bien que de nombreuses études quantitatives montrent que la survenue du cancer fragilise d'autant plus les situations matérielles et personnelles que les malades sont modestes, ce sont eux qui ont plus le sentiment d'être bel et bien guéris. Socialement construite, l'expérience de la guérison et les effets qu'elle induit n'échappent pas non plus aux inégalités sociales. ■

Anne Bory

Sociologue à l'université de Lille, membre junior de l'Institut universitaire de France. anne.bory@univ-lille.fr